



Médiévales

Langues, Textes, Histoire

69 | automne 2015

Travailler à Paris (XIII^e-XVI^e siècle)

Le chantier de l'abbaye de Saint-Denis à l'époque gothique

The Building Yard of the Abbey of Saint-Denis in the Gothic Period

Maxime L'Héritier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/medievales/7622>

DOI : 10.4000/medievales.7622

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 novembre 2015

Pagination : 129-148

ISBN : 978-2-84292-444-7

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Maxime L'Héritier, « Le chantier de l'abbaye de Saint-Denis à l'époque gothique », *Médiévales* [En ligne], 69 | automne 2015, mis en ligne le 30 novembre 2017, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/7622> ; DOI : 10.4000/medievales.7622

Tous droits réservés

Maxime L'Héritier

Le chantier de l'abbaye de Saint-Denis à l'époque gothique

S'il existe une abondante bibliographie sur la basilique de Saint-Denis, l'intérêt des historiens d'art, des architectes et des archéologues s'est avant tout porté sur les origines de l'abbaye, les étapes successives de sa construction depuis l'édification du premier oratoire sur la tombe de Denis ou encore sur l'architecture de la basilique, joyau de l'art gothique¹. En revanche, seuls des travaux épars, parfois anciens², traitent du chantier de construction, des ouvriers et artisans qui y œuvrent et de l'organisation du travail qui en découle.

La présente enquête vise à rassembler ces informations pour aborder la question du travail sur le chantier de Saint-Denis en mettant les hommes au centre de nos préoccupations. Le chantier de la basilique des XII^e et XIII^e siècles sera tout d'abord replacé dans son contexte, celui du début de l'époque gothique qui voit le développement de formes d'organisation du travail propres aux chantiers de constructions, en convoquant les sources matérielles et historiques disponibles. Ces données seront ensuite examinées à la lumière des comptes de la commanderie, qui, en dépit de la concision des mentions enregistrées, permettent de rendre compte des spécificités de ce grand chantier monastique quant à la main-d'œuvre employée, sa rémunération et son évolution de la fin du XIII^e à la fin du XV^e siècle.

1. J.-M. LENIAUD, P. PLAGNIEUX, *La Basilique Saint-Denis*, Paris, 2012.

2. Voir, par exemple, F. D'AYZAC, *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis en France*, 2 vol., Paris, 1860-1861.

Le chantier de Suger : une construction d'une rapidité exceptionnelle

La reconstruction de l'église abbatiale de Saint-Denis sous sa forme gothique débute peu après l'élection de Suger à la tête de l'abbaye en 1122. Outre les vestiges architecturaux, les principales sources décrivant ce chantier sont les écrits de Suger lui-même, *De administratione* et *De consecratione*, rédigés après la fin des travaux³. Si le début de la construction du massif occidental n'est pas daté, on sait grâce à la dédicace de Suger que cette entrée monumentale fut consacrée le 9 juin 1140. Le chantier du chœur s'ouvre sur la cérémonie de pose de la première pierre en présence du roi Louis VII le 14 juillet 1140 et s'achève à peine quatre ans plus tard, le 14 juin 1144, avec sa consécration. La rapidité du chantier de la basilique est frappante, même s'il a pu durer jusqu'à une quinzaine d'années⁴. À la même époque, il faut près du double de temps pour reconstruire le chœur de la cathédrale de Sens, entre 1135-1140 et 1164. Suger semble attribuer cette performance à un travail consacré « été comme hiver à l'achèvement de cette œuvre, à grand frais et grâce à [la contribution] de nombreux ouvriers⁵ ».

La découverte de marques lapidaires permet de relier cette rapidité à une forme de continuité dans le chantier de construction. À Saint-Denis, ces marques sont typiques des maçonneries du XII^e siècle, non remplacées au XIII^e ou nettoyées au XIX^e siècle⁶. Dans le massif occidental, il en existe des centaines sur les murs, les piliers, les voûtes et les embrasures de fenêtres, mais aussi dans les chapelles hautes et la plupart des escaliers. Dans les parties orientales, quelques marques seulement ont été identifiées dans la crypte, mais elles sont en revanche bien présentes dans les chapelles rayonnantes. Si la fonction exacte de ces marques reste indéfinie⁷, leur homogénéité d'un bout à l'autre de l'édifice prouve que le même groupe

3. SUGER, *Œuvres*, textes traduits et commentés par F. GASPARRI, Paris, 1996. Pour l'usage critique de ces documents, voir notamment G. BINDING, A. SPEER, *Abt Suger von Saint-Denis, « De consecratione » Kommentierte Studienausgabe*, Cologne, 1996.

4. L'hypothèse que le chantier de Suger débute dès 1130, alors que la plupart des moyens financiers sont déjà à disposition, et que l'ouvrage est déjà avancé dans le chœur lors de la cérémonie de pose de la première pierre du chœur, davantage symbolique que matérielle, a été émise par W. W. CLARK et T. G. WALDMAN, « Money, Stone, Liturgy, and Planning at the Royal Abbey of Saint-Denis », dans R. BORK, W. CLARK et A. MCGEEHEE éd., *New Approaches to Medieval Architecture*, Farnham, 2011, p. 63-75.

5. SUGER, *Œuvres*..., p. 30-31.

6. S. McK CROSBY, « Mason's Marks at Saint-Denis », dans P. GALLAIS et Y.-J. RIOU éd., *Mélanges offerts à René Crozet*, Poitiers, 1966, p. 711-717.

7. Il peut s'agir de marques de tâcheron pour identifier le maçon, vérifier son travail et éventuellement le payer, de marques de pose ou servant à désigner une pierre qui doit être sculptée (P. DU COLOMBIER, *Les Chantiers des cathédrales : ouvriers, architectes, sculpteurs*, Paris, 1973, p. 136).

de maçons a sans doute travaillé sur les deux campagnes de construction. Elles attestent ainsi une forme de continuité du chantier, sans rupture ni arrêt majeur, confortant la rapidité d'exécution. Le décompte des marques fait par Sumner McKnight Crosby est, de son propre aveu, incomplet et n'est d'ailleurs pas précisément chiffré⁸. Ce dernier en recense toutefois près de 220 types différents, dont un grand nombre identifié par plus d'une dizaine ou d'une vingtaine d'exemplaires, soit un corpus comptant sans doute plusieurs milliers de marques. L'ordre de grandeur est parfaitement similaire au corpus étudié pour la cathédrale de Bourges, dont l'église basse et les six travées orientales sont rapidement élevées entre 1200 et 1214⁹. L'abondant usage de ces marques serait-il caractéristique de formes de communication entre plusieurs étapes dans la taille de la pierre et sa mise en œuvre nécessaires sur ces chantiers où l'activité est intense ? À Bourges, deux renouvellements complets des types de marques au niveau des deuxième puis sixième travées suggèrent l'intervention d'équipes différentes¹⁰. De la même façon, une étude précise sur la répartition de ces marques dans la basilique permettrait peut-être d'identifier plusieurs ateliers travaillant sur le chantier. Il est cependant difficile d'établir des correspondances entre le nombre de types de marques et celui des tailleurs de pierre œuvrant simultanément sur le chantier¹¹. Un meilleur indice pour entrevoir le nombre de tailleurs de pierre, de maçons et de manœuvres pouvant travailler sur le chantier (sans compter les autres corps de métier) est fourni par Suger dans son récit du « miracle de la carrière ». Selon l'abbé, ils étaient environ 140 ouvriers, ou au moins 100, à y travailler pour la seule extraction des pierres, sans compter les bouviers qui effectuaient le trajet aller-retour entre la carrière et le chantier¹². S'y ajoute la participation spontanée des fidèles, louée par Suger, mais difficilement quantifiable¹³. Ces chiffres suggèrent qu'il y avait sans doute plusieurs centaines d'ouvriers pour le seul travail de la pierre. Il est donc possible d'envisager un total d'environ un demi-millier à un millier d'individus actifs sur le chantier. Ces données correspondent à celles des plus grands chantiers du XIII^e et du XIV^e siècle pour lesquels on dispose de comptabilités : de 100 à 435 ouvriers à Westminster en 1253, entre 281 et 538 au château de Caernarfon en juin

8. Voir S. McK CROSBY, « Mason's... ».

9. J.-Y. HUGONOT, « Premier inventaire des marques de la cathédrale de Bourges (Cher) », *Cahiers d'archéologie et d'histoire du Berry*, 127 (1996), p. 17-29.

10. *Ibid.*

11. Hypothèse proposée pour le château de Coucy par E. VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture médiévale*, vol. IV, Paris, 1856, p. 263.

12. SUGER, *Œuvres...*, p. 16-17.

13. *Ibid.*, p. 14-17. De telles mentions sont fréquentes au XII^e siècle comme à Chartres, après l'incendie de la cathédrale en 1194 (P. DU COLOMBIER, *Les Chantiers...*, p. 12).

et juillet 1295 ou encore de 370 à 710 à Windsor en mars 1344¹⁴. Sur ces grands chantiers, la majorité des travailleurs sont des hommes de bras et le nombre de tailleurs de pierre et de maçons se limite généralement à un tiers ou un quart de l'effectif, soit une centaine d'individus, et n'excède que très exceptionnellement les 200. En outre, la proportion de carriers, qui fluctue entre 1/10^e de l'effectif total à Caernarfon (20 à 54 carriers) et plus d'un 1/5^e à Windsor avec 60 à 130 carriers recensés, fait écho aux chiffres avancés par Suger à Saint-Denis pour conforter cet ordre de grandeur du chantier dionysien. Ajoutons qu'à la même époque un grand nombre de chantiers, fautes d'hommes ou de moyens, ne comptent que quelques dizaines d'ouvriers¹⁵. Ce qui distingue le chantier de Saint-Denis est, au contraire, que « maçons, tailleurs de pierre, sculpteurs et ouvriers habiles se présentaient en grand nombre¹⁶ ». L'ouverture d'un tel chantier constituait en effet une offre de travail essentielle pour les ouvriers spécialisés dans la construction et, en particulier, dans le travail de la pierre. L'origine des travailleurs de la pierre n'est pas mentionnée¹⁷ mais, comme l'atteste la continuité des marques lapidaires, ils semblent s'être durablement installés sur le chantier pendant toute la durée des travaux.

La rapidité des travaux s'expliquerait-elle enfin par la continuité du chantier tout au long de l'année, été comme hiver ? La règle semble plutôt avoir été à l'interruption hivernale. Trente ans après l'achèvement du chœur de Suger, le moine Gervais de Canterbury fait en effet plusieurs fois référence, dans son récit de la reconstruction du chœur de la cathédrale anglaise après un incendie en 1174, à l'arrêt des travaux en hiver¹⁸. Même à la fin du Moyen Âge, l'activité hivernale est toujours réduite sur les chantiers de construction. Suger fait donc peut-être ici simplement référence à des travaux d'ornementation et de vitrage dans des ateliers couverts et chauffés¹⁹. Il est possible que ces travaux incluent aussi la taille de la pierre, même si, d'après les sources iconographiques et historiques, la loge des maçons semble une structure encore nouvelle sur les chantiers du XIII^e siècle²⁰. À Saint-Denis, comme sur d'autres chantiers, certaines pierres étaient bien pré-taillées en carrière, notamment les colonnes

14. L. F. SALZMAN, *Building in England down to 1540*, Oxford, 1952, p. 35-36.

15. P. BERNARDI, *Bâtir au Moyen Âge*, Paris, 2011, p. 41.

16. SUGER, *Œuvres...*, p. 12-13.

17. Suger nous révèle juste que les maîtres verriers proviennent « de diversis nationibus » et qu'il demande conseil à des ouvriers du bois (*artifices lignorum*) « tam nostros quam Parisienses » (SUGER, *Œuvres...*, p. 18-19 et 146-147).

18. GERVAIS DE CANTERBURY, *Tractatus de combustione et reparatione Cantuariensis ecclesiae* (trad. T. G. FRISCH, *Gothic Art 1140-c. 1450 : Sources and Documents*, Toronto, 1987, p. 14-23).

19. D. KIMPEL, « Structures et évolution des chantiers médiévaux », dans *Chantiers médiévaux*, Paris, 1996, p. 11-51.

20. P. BERNARDI, *Bâtir...*, p. 55.

monolithiques, mais la majeure partie de la taille se faisait à pied d'œuvre. L'hypothèse que le chantier de la basilique disposait d'une loge ou d'un abri de grandes dimensions permettant d'accueillir un nombre important de maçons afin de poursuivre à un rythme soutenu la taille de la pierre en hiver n'est pas vérifiable. Tant le nombre élevé d'ouvriers que la continuité du travail semblent toutefois suffire pour expliquer l'extrême rapidité de la construction. Bien que les détails soient ténus, les sources archéologiques et historiques convergent pour étayer l'idée selon laquelle la basilique de Saint-Denis est à la pointe de l'organisation du travail en comparaison avec les chantiers ecclésiastiques du milieu du XII^e siècle. Cette hâte dans la mise en œuvre de l'édifice compte-t-elle parmi les raisons du délabrement des parties hautes du chœur ayant nécessité leur reprise à peine un siècle plus tard ?

L'organisation du travail sur le chantier du XIII^e siècle : standardisation et « taille en série »

La reconstruction de l'église inachevée de Suger, avec en partie médiane la vieille nef carolingienne, est entreprise vers 1231 par l'abbé Eudes Clément et achevée en 1281 sous l'abbatiate de Matthieu de Vendôme²¹. Si aucun texte ne mentionne les ouvriers, l'étude de l'appareillage et de l'évolution des formes nous renseigne sur l'organisation de leur travail.

Les fouilles réalisées au nord de la basilique par l'Unité Archéologique de Saint-Denis à la fin des années 1990 ont permis de mettre au jour une soixantaine d'éléments du remplage gothique des deux roses du transept, restaurées par François Debret à partir de 1839²². L'observation des blocs de pierre montre que ces roses ont été conçues à partir d'épures en vraie grandeur et d'un calepin d'appareillage très précis dont témoigne l'absence de reprise de taille lors de la pose, alors même que l'intégralité des meneaux est construite selon le même module. À partir d'un bloc de pierre de forme parallélépipédique rectangle, le fût des colonnettes a été dressé à pied d'œuvre avec des outils à dents, alors que les bases et chapiteaux ont manifestement été laissés épannelés et taillés au ravalement avec des outils sans dents, probablement afin d'éviter toute détérioration dans les opérations de manutention²³. Les formes un peu gauchies de certains

21. Pour les étapes de la reconstruction, voir M. BOUTTIER, « La reconstruction de l'abbatiale de Saint-Denis au XIII^e siècle », *Bulletin monumental*, 145/4 (1987), p. 357-386, et C. A. BRUZELIUS, *The Thirteenth Century Church at Saint-Denis*, New Haven/Londres, 1986.

22. H. DE BAZELAIRE, B. MOUTON, M. WYSS, « Données nouvelles sur les roses du transept de Saint-Denis », *Saint-Denis de sainte Geneviève à Suger. Dossiers d'Archéologie*, 297 (octobre 2004), p. 82-83.

23. *Ibid.*

chapiteaux laissent imaginer la difficulté d'appréciation des proportions des sculpteurs sur l'échafaudage. L'étude des formes et des traces d'outils atteste donc de la division du travail sur le chantier en deux ou trois étapes au moins grâce à une forme de standardisation des pièces mises en œuvre.

De manière générale, à Saint-Denis comme sur d'autres chantiers de cette époque, en particulier Chartres, Reims ou Amiens, un grand nombre de pierres ont des formes standardisées²⁴. Les piliers de la nef de la basilique se composent par exemple d'un assemblage de deux modules de pierre différents : l'un mouluré et l'autre non. Le module de pierre dépourvu de moulures a également été utilisé dans les nombreuses assises monolithes des piliers engagés correspondant aux piliers de la nef, preuve d'une rationalisation supplémentaire²⁵. Les fenêtres hautes et l'arcature du triforium utilisent également un nombre de gabarits réduits²⁶. Cette organisation du travail de la pierre, appelé « taille en série », correspond à une standardisation permettant la préfabrication d'un grand nombre de pierres d'après un même modèle²⁷. Pose et taille peuvent ainsi être effectuées séparément et les éléments de série d'abord entreposés avant d'être montés au moment voulu. Cette organisation assure une production relativement continue réduisant le chômage forcé hivernal, les tailleurs de pierre pouvant continuer de tailler les blocs « standardisés » dans la loge en l'attente d'une mise en œuvre ultérieure. À Saint-Denis, cette préfabrication semble également avoir été étendue à un grand nombre d'éléments sculptés, comme les chapiteaux du triforium. Alors que le profil des moulures, la forme et l'implantation des abaques évoluent au fur et à mesure des phases de construction, la coexistence de plusieurs types de chapiteaux sans véritable évolution suggère que de nombreux tailleurs de pierre travaillaient simultanément sur le chantier et que les pièces sculptées restaient dans l'atelier pendant l'interruption de la construction en l'attente de la reprise du chantier²⁸. Par l'organisation du travail et les formes qui en découlent, le chantier de la basilique Saint-Denis s'inscrit donc bien dans la continuité de ces grands chantiers du XIII^e siècle où se mettent en place les principales innovations techniques de la fin du Moyen Âge.

24. D. KIMPEL, « Le développement de la taille en série dans l'architecture médiévale et son rôle dans l'histoire économique », *Bulletin monumental*, 135/3 (1977), p. 195-222.

25. *Ibid.*

26. M. TRICOIT, « Le plomb dans la construction au Moyen Âge. Nouvelles observations sur le triforium de l'abbatiale de Saint-Denis », dans A. TIMBERT, éd., *L'Homme et la matière. L'emploi du fer et du plomb dans l'architecture gothique*, Paris, 2009, p. 149-157.

27. D. KIMPEL, « Le développement... ».

28. Ce mélange des styles de chapiteaux est présent dans tout l'édifice du XIII^e s., à l'exception de l'ultime campagne des travées les plus occidentales de la nef : voir C. A. BRUZELIUS, *The Thirteenth...*, p. 59-72.

La main-d'œuvre sur le chantier de l'abbaye : l'apport des comptes de la commanderie

Les premières mentions d'ouvriers et d'artisans apparaissent dans les comptes de la commanderie à la fin du XIII^e siècle. Le grand commandeur, immédiatement inférieur à l'abbé dans la hiérarchie, était le receveur général de tous les revenus de l'abbaye, à l'exception des offices claustraux et des charités. Ces archives évoquent ainsi les nouvelles constructions et l'entretien des bâtiments de l'abbaye, mais aussi de ses propriétés dans la ville et les domaines, pour des dépenses allant de quelques centaines à plusieurs milliers de livres²⁹.

L'organisation des comptes ne permet pas d'isoler facilement les dépenses de construction et d'entretien. La fragmentation des achats de matériaux, mais aussi des gages et salaires des ouvriers, parfois redondants entre les chapitres liés aux dépenses dans les domaines (*extra villam*), dans la ville et l'abbaye (*in abbacia et villa*), pour l'église abbatiale (*pro monasterio*) et les dépenses communes, rend leur exploitation parfois délicate. En outre, malgré l'importance des dépenses enregistrées pour les nouvelles constructions, comme la chapelle Saint-Louis entre 1299 et 1304 (5582 l. 19 s.), ou de nouvelles chapelles entre 1321 et 1325 (5924 l.), le caractère laconique des mentions limite grandement leur interprétation³⁰. Quatre types de dépenses peuvent être répertoriés : achats de matériaux, salaires d'ouvriers gagés, paiements à la tâche, parfois détaillés avec le nom du prestataire et paiements globaux, comme cette dépense de 520 l. *pro petraet taillatoribus* en 1284-1285 et 1285-1286³¹, dont on ne peut que constater l'importance. Ces comptes nous renseignent malgré tout ponctuellement sur la gestion de l'approvisionnement en matériaux et sur les ouvriers employés par l'abbaye, complétant ainsi les sources archéologiques et historiques disponibles.

La question de la fourniture des matériaux a déjà fait l'objet d'études assez complètes³². Avant l'ouverture du chantier de Suger,

29. Ces comptes, disponibles aux Archives nationales sous les cotes LL 1240 à 1256, ont fait l'objet d'éditions partielles par J. DEPOIN, « Comptes de la préceptorie de l'abbaye Saint-Denis en France (XIII^e-XV^e siècles) », *Revue Mabillon*, 13 (1923), p. 239-259, G. LEBEL, *Histoire administrative, économique et financière de l'abbaye de Saint-Denis*, Paris, 1935, p. 322-400, et M. WYSS éd., *Atlas historique de Saint-Denis : des origines au XVIII^e siècle*, Paris, 1996, p. 142-150.

30. « Pro capella sancti ludovici in operariis lapidibus calceya merreno vecturis coopertura dardoise et quatuor formis vitreis XVI^e III^eXX XVI l. XVI s. VI d. » (Paris, AN, LL 1240, f^o 238v^o, 251v^o, 269v^o, 284r^o, 297r^o), « Primo per tribus capellis novis II^e VII^eXX X l. » (Paris, AN, LL 1241, f^o 7r^o, 17r^o, 25v^o).

31. Paris, AN, LL 1240, f^o 32v^o, 43r^o.

32. J.-P. GÉLY et M. WYSS, « L'approvisionnement en pierres de construction du chantier monastique de Saint-Denis vu par les textes, la géologie et l'archéologie du bâti,

l'abbaye utilisait encore largement ses propres ressources (pierres de Carrières-sur-Seine³³, bois de la forêt d'Yveline³⁴), mais dès 1130, elle ne dispose vraisemblablement plus des ressources nécessaires en pierre sur ses domaines³⁵. L'approvisionnement suit le marché parisien de la pierre pendant toute la période gothique : pierre de Paris puis pierre de l'Oise dès le milieu du XIV^e siècle³⁶. Bien que possédant des carrières de plâtre, l'abbaye en afferme certaines à des particuliers et achète du plâtre en poudre au moins dès le XIII^e siècle : seule une partie du plâtre extrait de la carrière de l'abbé est convoyée vers le four de l'abbaye³⁷. Grâce au coût du transport inscrit dans les comptes, on sait également que certains domaines comme ceux de Valence en Brie ou de Tremblay fournissent toujours ponctuellement de la chaux ou du bois qu'il convient d'acheminer à l'abbaye³⁸. Les comptes ne permettent toutefois pas d'appréhender la totalité de ces matériaux gratuits pour le chantier : on ne peut exclure en effet que des corvées de transport aient également pu servir à en convoier une partie. Le nombre très important de mentions d'achats recensées dans les comptes pour l'ensemble des matériaux de construction permet en revanche de se convaincre que l'abbaye passe essentiellement par le marché pour son approvisionnement. Les ressources des domaines étaient certainement davantage réservées à un usage plus local. La fourniture des matériaux n'est cependant pas inscrite dans un marché parisien de façon évidente, notamment pour les pondéreux, où un approvisionnement direct auprès des artisans a été mis en évidence, favorisé par l'activité des ports de Saint-Denis et de Saint-Ouen et la liaison Seine-Oise³⁹. La gestion du transport semble toutefois évoluer entre le XIII^e et le XV^e siècle. Au XIV^e siècle, certaines mentions évoquent le coût du transport (*pro ducendo, pro vectura...*), bien pris en charge par l'abbaye dont on précise parfois qu'il s'effectue *per terram et aquam*⁴⁰. Aucun charretier ne semble alors gagé à l'année, contrairement

XII^e-XV^e siècle », dans J.-P. GÉLY et J. LORENTZ éd., *Carriers et bâtisseurs de la période préindustrielle. Europe et régions limitrophes*, Paris, 2011, p. 153-164 ; C. BILLOT, « Les fournisseurs de matériaux de construction de l'abbaye de Saint-Denis (XV^e-XVI^e siècle) », dans O. CHAPELOT et P. BENOIT éd., *Pierre et métal dans le bâtiment au Moyen Âge*, Paris, 1985, p. 155-166.

33. M. WYSS, « Saint-Denis, I : sculptures romanes découvertes lors des fouilles urbaines », *Bulletin monumental*, 150-4 (1992), p. 309-354.

34. SUGER, *Œuvres...*, p. 18-19.

35. J.-P. GÉLY et M. WYSS, « L'approvisionnement... ».

36. *Ibid.*

37. G. LEBEL, *Histoire administrative...*, p. 204-205.

38. Paris, AN, LL 1240, f^o 32r^o, 69r^o ; C. BILLOT, « Les fournisseurs... ».

39. C. BILLOT, « Les fournisseurs... ».

40. Paris, AN, LL 1240, f^o 238v^o.

à la fin du XV^e siècle où ils sont trois⁴¹. Des corvées de charrois pouvaient aussi compléter le transport.

Les comptes ne donnent aucune idée, même approximative, des effectifs employés par l'abbaye aux travaux de construction et d'entretien. Jusqu'au milieu du XIV^e siècle, les ouvriers sont le plus souvent mentionnés par spécialité de manière globale. Maçons, charpentiers, couvreurs et parfois forgerons sont en général évoqués au pluriel. Le plombier et parfois le forgeron le sont au singulier⁴². Seuls les maîtres (*magister*) et les frères (*frater*) bénéficient d'une mention patronymique : frères Jean et Pierre pour la fin du XIII^e siècle⁴³, et plus ponctuellement frères Lambert, Maurice, Raoul, Robert, Jacques et Aubry⁴⁴. En 1284-1285, les frères Jean, Jacques et Pierre reçoivent en outre, respectivement, 39 s., 33 s. et 10 s. pour leurs habits ecclésiastiques (*pro houcia et tunica*). Les deux mêmes frères Jean et Pierre sont explicitement nommés convers en 1296-1297⁴⁵. Tous ces frères sont associés à divers travaux de construction ou de réparation, aussi bien dans l'abbaye que sur le territoire de la ville et parfois même dans les domaines. Enfin, un certain Jean le prêtre (*Johannis presbiter*), différent du premier, apparaît également à plusieurs reprises pour des réparations de maisons en ville entre 1284 et 1296⁴⁶. On ignore s'il s'agit d'un prêtre séculier ou s'il appartient à la communauté de l'abbaye.

Parmi les ouvriers employés par l'abbaye, les comptes de la commanderie attestent donc l'existence d'une main-d'œuvre monastique, payée à la tâche et parfois associée à la fourniture de matériaux⁴⁷. Concernant la nature de leurs activités, ces frères laïques sont employés à des tâches assez diverses⁴⁸, parfois qualifiées de « menus travaux » au sein de l'abbaye mais aussi dans le cadre de réparations de maisons, de moulins ou d'autres bâtiments⁴⁹. Leur travail ne semble toutefois

41. Paris, AN, LL 1250, f° 15r°, 55v°, 173v°.

42. Paris, AN, LL 1241, f° 7r, 133v°.

43. Paris, AN, LL 1240, f° 31v°, 32r°-v°, 42v°, 111r°, 166v°, 180r°, 195v°.

44. *Ibid.*, f° 32v°, 42v°, 80r°, 166v°, 269v°.

45. « Pro minutis operibus factis per fratres Johannem et Petrum conversos et magistrum N., XXXVI s. » (*ibid.*, f° 195v°). La présence des convers est d'ailleurs indirectement mentionnée dans les dépenses « de la grande chambre », qui évoquent l'achat de divers types d'étoffes (*essaium, pannus...*), pour les convers et les couvreurs, sans toutefois préciser leur nombre (*ibid.*, f° 34r°).

46. *Ibid.*, f° 32v°, 42v°, 111r°, 166v°, 180r°.

47. *Ibid.*, f° 31v°, 166v°, 195v°.

48. En 1294-1295, frère Jean semble plutôt affecté à des travaux de charpenterie, notamment à la réparation des moulins (*ibid.*, f° 166v°). En 1296-1297, il travaille à la couverture en plomb du trésor ainsi qu'à la réparation du bûcher de Seine qui comprend des travaux de couverture et la réalisation d'échafaudages (*ibid.*, f° 195v°).

49. « Pro minutis factis per abbatiam faciendis, per fratrem Petrum, XLVIII s., VIII d., Et per fratrem Johannem, LXX s. » (*ibid.*, f° 111r°).

qu'occasionnellement subordonné à celui d'un maître⁵⁰. Ouvriers qualifiés ou simples manœuvres ? Si la diversité de leurs activités plaiderait plutôt pour l'hypothèse de factotums affectés à tous types de travaux selon les besoins de la commanderie, le cas d'un autre frère, employé par l'abbaye en 1333-1334 avec une qualification professionnelle explicite, permet d'entretenir le doute. Frère Jean de Royaumont est payé 12 livres pour ses travaux dans le monastère et ailleurs, et est dénommé plombier dans les comptes⁵¹. Son patronyme rend toutefois son appartenance à la communauté dionysienne incertaine. S'agirait-il d'un convers de l'abbaye de Royaumont ponctuellement employé par la commanderie de Saint-Denis ? L'hypothèse pourrait être séduisante, attendu que c'est sa seule apparition recensée dans ces archives. Il est toutefois impossible de trancher. Les comptes de la fin du XIV^e siècle et du XV^e siècle ne semblent plus mentionner en outre le paiement de frères convers.

Il est certain que les rémunérations reçues par ces frères, dépassant souvent la dizaine de livres, couvrent des achats de matériaux et les dépenses engagées à l'ouvrage⁵². Mais les sommes se bornent-elles à rembourser ces dépenses ou incluent-elles aussi un paiement à la tâche ? Aucun terme explicite ne permet de l'affirmer, mais le parallèle entre certaines mentions relatives à la rémunération des maîtres artisans et des frères pour des travaux apparemment similaires permet de supposer que le prêtre et les convers pourraient être payés à l'instar des autres ouvriers⁵³. Que signifieraient alors ces sommes versées en sus du remboursement des frais à des membres de la communauté de l'abbaye qui, en toute logique, ne devraient pas recevoir de contribution pour leur force de travail, la participation des convers à la communauté résidant précisément dans leur travail manuel ? Cet argent est-il voué à être rendu à la communauté en étant réintégré dans la comptabilité d'un autre office ? Et qu'en est-il pour Jean le prêtre et Jean de Royaumont, peut-être extérieurs à la communauté ? En l'absence d'autres exemples contemporains, les données présentées ici sont bien trop ténues pour avancer d'autres hypothèses. Cette curiosité soulevée par les comptes de la commanderie quant à l'utilisation d'une main-d'œuvre ecclésiastique

50. « Item pro alio molendino ibidem [magistrum Robertum] facto per fratrem Petrum XXIII l. X s. (*ibid.*, f° 32r°). Pro domibus nostris reparandis intus et in villa, per magistrum Robertum, fratrem Johannem et Johannem presbiterum XIII l. VIII s. X d. (*ibid.*, f° 32r°). Pro omni factura in claustris, per magistrum N. et fratrem Johannem, XII^{xx} l., XXXV s., VIII d. » (*ibid.*, f° 195v°).

51. « Fratri Johanni de Regalimonte plumbario pro dicto monasterio et al. XII l. » (Paris, AN, LL 1241, f° 133v°).

52. « Pro omni factura in claustris, per magistrum N. et fratrem Johannem, XI^{xx} l., XXXV s., VIII d. » (Paris, AN, LL 1240., f° 195v°).

53. « Pro coopertura thesauri et pro plombo empto, per fratrem Johannem, X l. VII s. Item pro eadem, per magistrum N., pro pommelis et pro plombo empto et merreno, XX l. XIII s. III d. » (*ibid.*, f° 195v°).

issue de la communauté de l'abbaye – et peut-être d'autres communautés religieuses – pour des travaux de construction, pratiquant parfois même une activité spécialisée, et surtout la question de sa rémunération, doivent donc être laissées en suspens⁵⁴.

Les maîtres constituent le second groupe d'hommes clairement identifié par les textes. Contrairement aux frères, ils sont généralement associés à un métier.

Parmi les maîtres maçons attachés aux grandes œuvres, c'est-à-dire au chantier de la basilique, on retrouve à partir de 1284 Eudes de Montreuil⁵⁵, célèbre maçon parisien également maître maçon de l'Hôtel du roi en 1285⁵⁶, et parent supposé du non moins célèbre *doctor lathomorum* Pierre de Montreuil. Eudes est remplacé après sa mort par Raoul de Montreuil en 1289-1290⁵⁷. Tous deux reçoivent une pension annuelle de 12 l. 10 s. *pro domo et roba*⁵⁸. Ils sont rémunérés en sus pour un grand nombre de travaux et selon les tâches qu'ils effectuent⁵⁹. Un second maître maçon, Renaud, associé à Raoul de Montreuil à partir de 1297, reçoit une rémunération allant de 9 à 26 l. suivant le temps passé sur le chantier⁶⁰. Au titre des dépenses *in villa*, des paiements variables sont également faits à partir de 1286-1287 à un maître des basses œuvres (*magister bassi operis*), dont on loue toutefois parfois sa maison pour 30 s.⁶¹. Dénommé Hugues en 1300-1301, il est payé 12 l. 7 s. *per pluribus factis in pluribus locis*⁶². Toujours présent en 1320, ce maître de la basse œuvre semble disparaître par la suite⁶³, au profit d'un maître des grandes œuvres (*magister magni*

54. L'existence de cette main-d'œuvre avait déjà été soulignée par F. d'Ayzac qui a développé une théorie sur les officines de l'abbaye, idéalisant le travail manuel dans l'ordre de saint Benoît. Selon elle, tous les maîtres gagés par l'abbaye étaient des convers spécialisés dans les divers arts. L'examen des mentions concernant ces maîtres conduit à remettre en question cette théorie, l'expression de « frère maître » utilisée par F. d'Ayzac ne se retrouvant pas dans les comptes. La confusion des maîtres artisans avec les autres maîtres officiers de l'abbaye qui sont des religieux, ou encore la redondance des prénoms (Jean, Pierre, Robert, Nicolas, Raoul...) entre les frères et les maîtres explique certainement cette méprise (F. D'AYZAC, *Histoire...*, vol. I, p. 41 sq. et vol. II, p. 201 sq.).

55. Paris, AN, LL 1240, f° 32v°, 42v°, 56r°, 65r° (*Per Magistrum Odonem de Monsterel*), 79v°.

56. M. BEAULIEU et V. BEVER, *Dictionnaire des sculpteurs français du Moyen Âge*, Paris, 1992, p. 76 ; N. PROUTEAU, « Eudes de Montreuil, maître des œuvres des fortifications de Jaffa, une légende franciscaine ? », *Bulletin monumental*, 164/1 (2006), p. 109-112.

57. Paris, AN, LL 1240, f° 95v°, 111v°, 124r°, 137r°, 152v°, 166v°, 188v°, 196r° (*R. de Monsterolio*), 211v°, 225v°, 239r°, 252r°, 269v°, 284r°, 297v°.

58. Soit un détail de 10 l. pour la robe et 50 s. pour la maison d'après les gages d'autres maîtres (*ibid.*, f° 79v, 95v).

59. « Pro gagiis Magistri Radulphi, XVI l., VI s. » (*ibid.*, f° 153r°).

60. *Ibid.*, f° 211v°, 225v°, 239r°, 252r°, 269v°.

61. *Ibid.*, f° 56r°, 65r°, 95r°.

62. *Ibid.*, f° 251v°.

63. Paris, AN, LL 1241, f° 7r°.

operis) qui a la charge des travaux *in abbacia et villa* dès 1326⁶⁴. Ce dernier reçoit 32 s. de gages pour sa maison jusqu'en 1343 et une somme variable en sus *pro neccessariis mundandis et reparandis*⁶⁵. Son travail semble partagé avec d'autres maçons qui ne sont pas qualifiés de maîtres : Jean de Chaumont dès 1332-1333⁶⁶, puis Thomas de Rueil à partir de 1337-1338⁶⁷, et Alain en 1343⁶⁸. Tous sont payés à la tâche pour des sommes dépassant parfois 100 l. annuelles, tant au titre des travaux *in monasterio* que *in abbacia et villa*, parfois sur des moulins. Jusqu'au milieu du XIV^e siècle, l'abbaye emploie donc vraisemblablement un maître des grandes œuvres, dont le coût du logement est pris en charge par la commanderie et qui touche souvent des gages indépendamment de ses travaux, et plusieurs autres maçons payés à la tâche. En 1366, alors que la présentation des comptes est moins ordonnée, un maçon Jean est « loé » à l'année avec son valet Robin pour les sommes respectives de 24 francs et une robe pour le premier, de 12 francs et une aulne et demie de drap pour le second, puis pour respectivement 26 et 13 francs en 1367⁶⁹. On retrouve enfin le maître des basses œuvres en 1376, rémunéré à la tâche, ainsi qu'un Nicolas le Maçon, payé pour « besognes faictes [...] et ses velles » et à qui on achète également des pierres⁷⁰. À la fin du XV^e siècle, un maçon est toujours gagé par la commanderie : Jean de Langres, maçon et voyer, reçoit annuellement 45 l. t., en plus du salaire « de son aide et serviteur⁷¹ ».

Les comptes révèlent également la qualification d'autres maîtres, parfois gagés à l'année. Le maître charpentier Robert semble être une des figures principales du chantier de l'abbaye à la fin du XIII^e siècle⁷². En 1285-1286, les comptes lui attribuent plusieurs chapitres de dépenses en propre pour ses travaux dans et hors la ville⁷³. Il ne reçoit aucune gratification pour son logement, mais on lui paye 7 l. *pro vestibus*⁷⁴. Le plombier, maître Raoul, et le forgeron, maître Gauthier, sont quant à eux payés à la tâche⁷⁵. On trouve enfin un certain maître Maurice entre 1284 et 1286, gagé *pro domo et roba* et dont la commanderie paye également les valets pour

64. Paris, AN, LL 1241, f° 63r°. La distinction sémantique entre grandes et basses œuvres ne semble alors plus forcément évidente.

65. *Ibid.*, f° 63r°, 78v°, 103r°, 113v°, 122v°, 133v°, 144v°, 152v°, 163r°, 203r°, 215r°, 226v°, 238v°.

66. *Johannis de Calvomonte (ibid., 122v°, 133v°, 144r°, 152r°-v°, 163r°).*

67. *Ibid.*, f° 173v° (*Thomam de Ruolio*), 185r°, 193r°, 203r°, 215r°, 226v°, 238v°.

68. *Ibid.*, f° 238v°.

69. Paris, AN, LL 1242, f° 156r°.

70. Paris, AN, LL 1241, f° 259r°-v°.

71. Paris, AN, LL 1250, f° 15r°, 174r°, 297r°.

72. Paris, AN, LL 1240, f° 32r°, 42r°.

73. *Ibid.*, f° 55v°, 56r°.

74. *Ibid.*, f° 79v°.

75. *Ibid.*, f° 32r°, 43r°.

l'année, mais à qui aucune occupation n'est jamais attachée à l'exception d'un achat d'étain⁷⁶. Maîtres Clément et Nicolas apparaissent quant à eux dans des mentions de travaux, mais leur activité principale reste inconnue⁷⁷.

Au milieu du XIV^e siècle, on retrouve, dans les ouvriers gagés, un plombier (*plombario nostro*) à 40 s., un couvreur Hubert à 46 s. 6 d.⁷⁸, à qui succède Jean le couvreur. Ils sont rémunérés en sus tant pour leurs travaux à la basilique que dans la ville jusqu'en 1343⁷⁹. Jean de Pantin, couvreur, est toujours présent dans les derniers comptes de 1376 et 1377⁸⁰. Enfin, Jean de la Courtille, *carpentario nostro*, est payé 8 l. par an dans les dépenses communes à partir de 1326 en plus de son ouvrage⁸¹. Un maître des cloches reçoit également un salaire annuel de 60 s. à partir de 1330⁸². Alors qu'aucun charpentier ne semble plus gagé à la fin du XV^e siècle, l'office du plombier, notamment lié à la réparation des conduites de l'abbaye et des couvertures, semble avoir été maintenu au moins par intermittence, puisqu'on retrouve Pierre de La Chaucée et Richart Luce, dont les gages calculés au prorata de leur présence sur le chantier vont de 50 s. à 24 l. t. annuelles entre 1487 et 1491⁸³.

La relative stabilité de ces offices peut donc être appréhendée grâce aux comptes de la commanderie, avec une hiérarchie apparente dans les métiers, le maçon étant mieux gagé que le charpentier, lui-même mieux rémunéré que les couvreurs et le plombier. Elle n'est pas en rapport avec les dépenses effectuées, car si l'on excepte le coût des nouvelles constructions, les travaux de couverture sont de loin le poste de dépenses le plus onéreux. Tous ces maîtres et artisans sont bien payés en sus pour leurs travaux, pour des sommes dépassant parfois la centaine de livres. Malgré le caractère laconique des comptes, il semble bien que les sommes évoquées soient des rémunérations « tout compris », incluant à la fois les frais d'achat de matériaux et les salaires des ouvriers qu'ils emploient⁸⁴.

76. *Ibid.*, f° 32v°, 43r°.

77. Paris, AN, LL 1241, f° 42v°, 195v°, 211r°.

78. *Ibid.*, f° 93r°, 193r°.

79. *Ibid.*, f° 78v°, 84r°, 122v°, 133v°, 144r°, 152v°, 162v°, 173v°, 174r°, 185r°, 193r°, 203r°, 215r°, 226v°, 238v°.

80. *Ibid.*, f° 259r°, 278v°.

81. *Ibid.*, f° 61v°, 91r°-v°, 93v°, 133v°, 144v°, 152v°, 163r°, 174r°, 185r°, 193r°, 203r°, 215r°, 226v°, 238v°.

82. *Ibid.*, f° 93v°, 103r°.

83. Paris, AN, LL 1250, f° 56r° ; LL 1251, f° 9r°, 294r°.

84. « Ibidem per Johannem de Curticula tam pro merreno et carpentariis quod pro pluribus aliis factis XLIII l. XVIII s. » (Paris, AN, LL 1241, f° 203r°). Sur cette question des salaires et du salariat, voir notamment B. GEREMEK, *Le Salariat dans l'artisanat parisien aux XIII^e-XV^e siècles. Étude sur le marché de la main-d'œuvre au Moyen Âge*, Paris, 1968, et P. BECK, P. BERNARDI et L. FELLER, éd., *Rémunérer le travail au Moyen Âge. Pour une histoire sociale du salariat*, Paris, 2014, en particulier la contribution de S. VICTOR, « Les

Ces quelques noms cachent toutefois la majeure partie des ouvriers qui travaillent pour l'abbaye : les *operarii, fabri, carpentarii, lathomi*, entre autres, mentionnés de manière anonyme, même si certains manœuvres semblent indubitablement être des frères convers de l'abbaye au moins au tournant des XIII^e et XIV^e siècles. L'origine de cette main-d'œuvre reste inconnue, mais jusqu'au XIV^e siècle les rares toponymes sont tous issus de la proche région. Le nom du charpentier Jean de la Courtille fait même explicitement référence aux moulins situés sur le Croult au nord de la ville⁸⁵. On peut supposer que les maîtres gagés *pro domo* louent une maison en ville. Le charpentier Maître Robert, qui reçoit seulement une pension pour ses vêtements, semble bien d'ailleurs avoir sa propre maison à Saint-Denis⁸⁶. Il peut toutefois aussi s'agir d'une simple gratification indépendante de leur véritable logement : Raoul de Montreuil est en effet bourgeois de Paris et paye en 1313 la taille rue du Colombier⁸⁷. Quant aux ouvriers non convers employés sur le chantier, leur mobilité ne peut être appréhendée par ces seules sources. On ignore où ils demeurent, mais il est vraisemblable qu'une grande partie de cette main-d'œuvre spécialisée et des manœuvres migre suivant le travail disponible sur les chantiers de la région⁸⁸. Il faut attendre la fin du XV^e siècle pour avoir la mention sans équivoque d'un maçon de l'église demeurant à Saint-Denis, preuve de la fixation en ville d'une partie des ouvriers du bâtiment à la fin du Moyen Âge.

Les ateliers où travaillent ces ouvriers nous échappent également, et la reconstitution se heurte ici à l'ampleur du chantier ou même des chantiers de construction. Les comptes de la commanderie reflètent en effet la multitude de chantiers à la charge de l'abbaye que constituent la basilique, le monastère et la ville de Saint-Denis⁸⁹. Si l'on excepte la distinction à la fin du XIII^e siècle entre le maître des grandes œuvres, maître

formes de salaires sur les chantiers de construction : exemple de Gérone au bas Moyen Âge », p. 247-260.

85. M. WYSS, éd., *Atlas...*, p. 191 et 328.

86. Paris, AN, LL 1240, f^o 111r^o.

87. J. DE LAUNAY, « Pierre de Montreuil, architecte de Notre-Dame de Paris », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 57^e année, 2 (1913), p. 101-103.

88. S. VICTOR, « La mobilité professionnelle des ouvriers du bâtiment : l'exemple de Gérone au XV^e siècle », dans *Des sociétés en mouvement. Migrations et mobilité au Moyen Âge*. Actes du XL^e congrès de la SHMESP (Nice, 4-7 juin 2009), Paris, 2010, p. 137-146.

89. Si les comptes mettent *de facto* davantage l'accent sur le détail des petites dépenses d'entretien, celles-ci ne doivent pas occulter le fait que la commanderie entreprend également plus ponctuellement des travaux de construction de grande ampleur, notamment au XIV^e s. Il est toutefois impossible d'aller plus loin dans l'étude de ces chantiers, attendu que les mentions consignées ne font pas l'objet d'une comptabilité séparée dans les comptes de la commanderie (voir ci-dessus n. 29 et 30).

d'œuvre strictement attaché à la basilique⁹⁰, et le maître des basses œuvres qui s'occupe des autres travaux, on retrouve les mêmes ouvriers – qu'il s'agisse des maîtres artisans ou des frères convers – d'un chantier à l'autre. Leur rayon d'action s'étend même au-delà du territoire de la ville, dans des domaines de l'abbaye de Saint-Denis dispersés en Île-de-France. À titre d'exemple, en 1284-1285, Jean le prêtre, frère Jean, maître Robert le charpentier et maître Gautier le forgeron travaillent à la fois aux maisons de l'enceinte abbatiale et en ville, mais aussi à Auvers, à Montméliant, aux moulins de Gouvieux et de Dugny, à la grange de Villepinte et aux pressoirs de Pierrefitte⁹¹. Les déplacements du personnel de l'abbaye sur un large territoire montrent que la question de la mobilité liée au travail reste entière. Seul l'office du maître verrier, plus strictement attaché à la basilique, peut être étudié plus en détail.

Les verriers du chantier de l'abbaye de Saint-Denis

Étroitement liées à l'esthétique de la lumière chère à l'abbé Suger, les verrières de la basilique tiennent une part considérable dans son œuvre⁹². Alors que le maître maçon n'est jamais mentionné, vitraux et verriers le sont à plusieurs reprises : à propos de l'usage de *saphirorum materia*, quant à l'origine internationale des maîtres qui ont peint les verrières, et au sujet de la création d'un office de maître verrier pour leur entretien⁹³.

Parmi les maîtres gagés à l'année, l'office le plus stable est sans nul doute celui du maître verrier. L'extrait de compte daté de 1229-1230, seule source disponible pour le début du XIII^e siècle, mentionne le salaire d'un verrier pour 7,5 l., l'achat de 43 l. 14 s. de verre, de ferrures à verrières pour 6 l. et le règlement des dépenses du verrier pour 49 s.⁹⁴. Puis, dès 1281, les comptes de la commanderie indiquent la façon dont cet office de maître verrier a été suivi de manière assez régulière jusqu'au début XV^e siècle. En 1281-1282, plusieurs verriers sont payés 63 l. pour leurs journées, auxquelles s'ajoutent près de 10 l. pour l'achat de plomb, d'étain, de verre et d'outils⁹⁵. Ces achats de matériaux se poursuivent entre 1284 et 1286, bien qu'aucun

90. Il est rémunéré une seule fois *extra villam* pour des travaux « pro domo Paris. et quibusdam minutis in tournella domini abbatis » (Paris, AN, LL 1240, f^o 65r^o).

91. *Ibid.*, f^o 32r^o-v^o.

92. E. PANOFSKY, *Architecture gothique et pensée scolastique*, Paris, 1967 (voir notamment, dans la première partie « L'abbé Suger de Saint-Denis », le chapitre IV, « L'art nouveau et la métaphysique de la lumière », p. 33-47).

93. SUGER, *Œuvres...*, p. 146-51.

94. J. DEPOIN, « Comptes... ».

95. Paris, AN, LL 1240, f^o 20r^o.

maître ne soit explicitement qualifié de verrier⁹⁶. Dès 1286, le salaire d'un maître verrier est régulièrement mentionné dans les comptes au titre des *expense de monasterio*. Une dépense de 16 l. 11 s. est ainsi enregistrée *pro salario Guillermo et famulorum suorum*, les achats de verre blanc et coloré, de plomb et d'étain étant payés en sus⁹⁷. L'année suivante, ses gages passent à 10 l. *pro roba* et 50 s. *pro domo*, à l'instar du maître d'œuvre⁹⁸. Les achats de matériaux restent payés à part, tout comme le salaire de ses valets ou serviteurs, suivant le temps qu'ils passent au travail⁹⁹. Un autre maître verrier, Guillot, est mentionné en 1296 *pro vitreisnovis et veteris reparandis*¹⁰⁰, de même l'année suivante pour des travaux d'entretien et de réparation ainsi que pour la facture de nouvelles verrières et des achats de verre, sans mention de gages annuels¹⁰¹. Son nom disparaît toutefois rapidement des comptes, remplacé à partir de 1299 par le coût des journées de plusieurs verriers (*pro dietis vitreariorum ou operariorum*)¹⁰². Les comptes du milieu du XIV^e siècle témoignent du maintien de l'office : un verrier reçoit 16 l. de pension annuelle (*pro pensione vitreariorum*) entre 1320 et 1343¹⁰³, même lorsqu'aucun achat de verre, de barlotière ou paiement d'ouvrier n'est mentionné en sus¹⁰⁴. À la fin du XIV^e siècle, bien que les mentions soient plus éparses¹⁰⁵, Pierre le verrier touche toujours une pension de 15 l.¹⁰⁶. Elles redeviennent plus régulières à la fin du XV^e siècle : Jean de Blossesville est rémunéré en 1481-1482 pour huit mois de services et pour un mois en 1482-1483 au prix de 16 l. t. annuelles¹⁰⁷, puis de 20 l. t. à partir de 1487¹⁰⁸, ainsi que pour l'achat de verre et de ferrures¹⁰⁹. Il semble ainsi détenir l'office pendant près de dix ans, à titre non exclusif, car en 1483-1484 deux gens du verrier Thibault Goude sont rémunérés pour deux

96. *Ibid.*, f° 32v° et 43r°. Rappelons toutefois que plusieurs maîtres sont gagés sans précision de leur métier. Maître Maurice, qui apparaît toujours presque immédiatement après les achats de verre, qui est en outre mentionné pour un achat d'étain précisément à cette période et semble disparaître des comptes par la suite, pourrait bien être ce maître verrier.

97. *Ibid.*, f° 56r°.

98. *Ibid.*, f° 79v°, 95v°, 111v°, 124r°, 137r°, 152v°, 166v°.

99. *Ibid.*, f° 166v°.

100. *Ibid.*, f° 196r°.

101. *Ibid.*, f° 211v°.

102. *Ibid.*, f° 252r°, 269v°, 284r°, 297r°.

103. Paris, AN, LL 1241, f° 7r°, 17r°, 25v°, 34v°, 43r°, 63r°, 73v°, 84v°, 93v°, 103r°, 113v°, 122v°, 134v°, 144r°, 152r°, 162v°, 173v°, 185r°, 193v°, 203r°, 227v°, 215r°, 238v°.

104. *Ibid.*, f° 43r°, 63r°.

105. L. GRODECKI, *Les Vitraux de Saint-Denis : étude sur le vitrail au XII^e siècle*, Paris, 1976, vol. I, p. 33.

106. Paris, AN, LL 1241, f° 259r°.

107. Paris, AN, LL 1249, f° 84r, 108v°.

108. Paris, AN, LL 1250, f° 15r°, 56r° 174r°, 297r°.

109. Paris, AN, LL 1249, f° 69r°.

mois de travail¹¹⁰. La régularité de l'office ne semble donc une fois de plus pas maintenue : on ne retrouve de trace de paiement qu'en 1494-1495, où le même Jean de Blosseville est payé pour le seul mois d'août, puis Pierre Martin et Simonnet de Tours, qui habite à Saint-Denis, sont respectivement payés deux et trois mois et demi au prix de 40 s. par mois¹¹¹.

Ainsi, malgré quelques interruptions et régimes transitoires où l'on paye les journées de travail de plusieurs verriers plutôt qu'une pension annuelle fixe, les comptes de la commanderie témoignent du maintien de l'office de maître verrier institué par l'abbé Suger au milieu du XII^e siècle jusqu'au début du XVII^e siècle¹¹². L'existence d'une telle pension, à hauteur de celle du maître d'œuvre, est rare dans les comptes de fabrique des grands édifices gothiques et semble bien être une spécificité de Saint-Denis¹¹³. Les comptes du XIV^e siècle, qui démontrent sa continuité malgré l'absence apparente d'ouvrage aux verrières, sont éloquents sur la véritable fonction d'entretien qui y est associée. Les journées des valets, de serviteurs ou plus simplement d'ouvriers sont la quantité variable permettant d'accroître l'activité si l'ampleur des travaux d'entretien le nécessite ou pour la création de nouvelles verrières. Certains maîtres verriers payés par l'abbaye sont manifestement bien compétents pour ces deux tâches. Quant aux valets, s'ils dépendent parfois du maître verrier (*famulis suis*), leur recrutement pouvait certainement être également plus large. L'organisation de l'atelier nous échappe cependant à travers la lecture de ces archives.

L'étude des quelques verrières originelles des XII^e et XIII^e siècles subsistant vient éclairer ce point. Selon une approche stylistique, Louis Grodecki reconnaît deux « ateliers » : un premier qui aurait uniquement travaillé à la verrière de la vie de saint Benoît et un atelier principal qui aurait travaillé sur les cinq autres verrières identifiées¹¹⁴. Michael Cothren propose d'en rajouter un troisième, collaborateur de l'atelier principal sur les verrières de l'Enfance du Christ et de la Croisade¹¹⁵. Le travail entre les deux ateliers peut être divisé panneau par panneau ou encore pièce par pièce à l'intérieur de chaque panneau, et leur collaboration ne se limite pas

110. *Ibid.*, f° 130r°.

111. Paris, AN, LL 1251, f° 200r°-v°.

112. Le dernier paiement à un maître verrier recensé dans les archives est en faveur de Nicolas de Loyes, vitrier demeurant à Saint-Denis, en 1623 (L. GRODECKI, *Les Vitraux...*, vol. I, p. 34). On peut mettre en doute l'hypothèse de F. d'Ayzac, qui affirme que les réparations nécessaires furent alors effectuées par un frère convers, Pierre Reynier (F. D'AYZAC, *Histoire...*, vol. II, p. 244).

113. Seule la charte de fondation de la Sainte-Chapelle prévoit l'institution d'oblations pour l'entretien des verrières, sans plus de précisions (Paris, AN, AE II 2406).

114. L. GRODECKI, *Les Vitraux...*, vol. II, p. 135-145.

115. M. COTHREN, « Suger's Stained Glass Masters and their Workshop at Saint-Denis », dans G. MAUNER, J. C. PORTER, E. B. SMITH et S. S. MUNSHOWER éd., *Paris : Center of Artistic Enlightenment*, Philadelphie, 1988, p. 46-75.

aux panneaux figurés, mais s'étend également aux bordures¹¹⁶. La gestion de l'approvisionnement en verre était, à cette époque comme au XIII^e siècle, probablement déjà assurée par la maîtrise d'ouvrage indépendamment du travail de peinture sur verre¹¹⁷. À la lumière de l'analyse des matériaux employés, M. Cothren propose une relecture critique de la notion d'atelier de verrier : le matériau, qu'il s'agisse de verre blanc ou coloré, ou encore du fameux « verre de saphir¹¹⁸ », possède les mêmes caractéristiques dans les six fenêtres¹¹⁹. De même, deux types de peintures sont indistinctement utilisés dans les six verrières, avec les mêmes différences. Les artistes semblent ainsi avoir partagé le verre, mais aussi les pots de peinture¹²⁰. D'après M. Cothren, cette forme de collaboration n'est pas rare aux XII^e et XIII^e siècles ; en attestent les grandes variétés dans l'exécution des détails de la plupart des verrières. Elle n'implique pas non plus nécessairement de division hiérarchique. Faut-il y voir la collaboration entre les différents *vitrearii* cités dans les comptes de la commanderie et leurs éventuels *famuli* ?

Pour le milieu du XII^e siècle, cette hypothèse d'un grand atelier collectif abritant plusieurs peintres, plutôt que l'existence de plusieurs officines fonctionnant séparément, n'est pas incompatible avec la dimension internationale des maîtres verriers convoqués par Suger. La découverte, dans des fosses-silos servant de dépotoir, de fragments de vitraux peints associés à trois moules à plomb de vitraux en calcaire lutétien et à une baguette de plomb non ébarbée révèle l'existence d'une officine de verrier fabriquant du vitrail dès le XI^e siècle à proximité immédiate de la basilique¹²¹. Située dans le quartier d'habitation du bourg monastique et préexistant aux grands travaux de reconstruction de l'abbatiale, cette officine était-elle spécialisée dans la création de nouvelles verrières ou plutôt dans l'entretien de verrières plus anciennes ? S'il est impossible de trancher, ces vestiges archéologiques constituent néanmoins la preuve qu'une partie des verriers ayant collaboré à la création des verrières de la basilique pouvaient fort bien provenir d'un artisanat bien plus local que ne le laissent transparaître les écrits de Suger.

Au terme de cette enquête, bien des éléments nous échappent toujours sur l'organisation du travail sur le chantier de Saint-Denis, et ce

116. *Ibid.*

117. Suger parle d'ailleurs bien de « faire peindre » les verrières : « magistrorum multorum de diversis nationibus manu exquisita, depingi fecimus » (SUGER, *Œuvres...*, p. 146-47).

118. S. LAGABRIELLE, « La verrerie du XII^e à la fin du XV^e siècle : évolution d'une technique », *Médiévales*, 39 (2000), p. 57-78.

119. La répartition des bulles dans la matière est identique, ainsi que l'épaisseur relative, l'ondulation et la corrosion (M. COTHREN, « Suger's... »).

120. *Ibid.*

121. N. MEYER et M. WYSS, « Des moules à plombs de vitraux découverts à Saint-Denis », *Bulletin monumental*, 149/1 (1991), p. 104-106.

pour l'ensemble de la période gothique. S'il semble d'une ampleur peu commune pour une église au XII^e siècle, il connaît au siècle suivant les mêmes formes d'organisation que les grands chantiers contemporains. Dès la fin du XIII^e siècle, les comptes de la commanderie témoignent de la gestion d'une mosaïque de chantiers *intus et in villa*, mais aussi dans les domaines de l'abbaye. Ils révèlent que la même main-d'œuvre, composée à la fois d'artisans laïques – certainement majoritaires – mais aussi de frères convers, y travaille indistinctement au tournant des XIII^e et XIV^e siècles. L'importance et la régularité des travaux conduisent le commandeur à verser une pension annuelle à plusieurs maîtres et artisans en plus des nombreux ouvriers payés à la tâche : maître maçon, maître charpentier, mais aussi couvreur et plombier. Cette situation semble évoluer dans le courant du XIV^e siècle. On assiste tout d'abord à une plus grande sécularisation du travail : au XV^e siècle, aucun frère ne semble plus mentionné dans les comptes, au profit d'une main-d'œuvre d'artisans et de travailleurs urbains. Le chantier de l'abbaye fait en outre de plus en plus volontiers appel de manière ponctuelle à cette main-d'œuvre locale, résidant parfois dans la ville même, plutôt qu'à des maîtres artisans gagés à l'année. Un maître verrier reste toutefois strictement attaché à la basilique pendant toute la période. Office créé par Suger au XII^e siècle, il se maintient presque sans discontinuer jusqu'au XVII^e siècle et est le témoin concret de la conscience de l'entretien quasi quotidien que les différents maîtres d'ouvrage ont gardé au fil des siècles. Ce soin apporté aux vitraux, structures aussi symboliques que fragiles, et l'organisation qui en découle semblent bien une spécificité dionysienne.

Maxime L'Héritier – Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis

Le chantier de l'abbaye de Saint-Denis à l'époque gothique

Cette enquête vise à documenter le chantier de construction de l'abbaye du milieu du XII^e à la fin du XV^e siècle, en s'intéressant davantage aux ouvriers et artisans et à leur travail qu'à l'œuvre architecturale. La combinaison des sources archéologiques et historiques permet d'estimer les effectifs des maçons et des ouvriers qui travaillaient sur le chantier de Suger et de proposer la reconstitution d'un chantier exceptionnel par sa taille pour l'époque. Pour le XIII^e siècle, ces sources montrent également une spécialisation des tâches, notamment dans le travail de la pierre, conforme à celle des chantiers contemporains. Enfin, dès la fin du XIII^e siècle, les comptes de la Commanderie montrent les spécificités de ce grand chantier monastique quant à la main-d'œuvre employée, sa rémunération et l'organisation du travail. Elles mettent notamment en évidence l'existence d'une main-d'œuvre issue de la communauté de l'abbaye à côté de maîtres artisans souvent gagés à l'année. Une tendance à la sécularisation du travail semble s'opérer dans le courant des XIV^e et XV^e siècles. Parmi ces maîtres, l'existence d'un office de maître verrier attaché à l'entretien des vitraux de la basilique pendant toute la période, depuis sa création par Suger au XII^e siècle, constitue une véritable spécificité dionysienne.

Architecture gothique – chantier de construction – comptabilités – main-d'œuvre – Saint-Denis – verriers

The Building Yard of the Abbey of Saint-Denis in the Gothic Period

The aim of the present study is to gather information on craftsmen and workmen working on Saint-Denis building yard rather than on the piece of architecture itself. The combination of archaeological and historical sources helps to reconstruct the exceptional size of abbot Suger's building yard and the numbers of masons and workmen working on it in the mid-twelfth century. For the thirteenth century, these sources also show that the specialisation of the tasks regarding stone cutting and laying is similar than on other great building yards at that time. Finally, accounting books show the particularities of such a great monastic building yard regarding the workers, their remuneration and the organisation of their work. They show in particular that lay brothers from the community of the abbey were employed on the building yard next to master craftsmen who were often granted annual wages. Secular craftsmen and workers seem however highly predominant on the building yard from the fourteenth century on. Among these master craftsmen, another specificity of Saint-Denis should be highlighted : the existence of a stained glass master appointed to the upkeep of the basilica stained glass windows. This function was created by abbot Suger in the mid-twelfth century and lasted until the beginning modern period.

Accounting books – building yard – gothic architecture – Saint-Denis – stained glass workers – workmen